

Le paysage éditorial de médecine à Paris au XIX^{ème} siècle *

Medical publishing in Paris at the end of the 19th century

par Viera REBOLLEDO-DHUIN **

Introduction

Les corporations du livre sont largement démantelées par les arrêts de 1777, puis par les lois, plus célèbres, d'Allarde et Le Chapelier (1). Un moment libérées du contrôle gouvernemental, la librairie et l'imprimerie, qui constituent des métiers potentiellement séditieux, retombent rapidement sous le joug de l'État, avec l'avènement de l'Empire. Le décret du 5 février 1810 impose à chacun des acteurs la détention d'un brevet et ce jusqu'à la III^{ème} République (2). Contrairement aux imprimeurs cependant, les libraires – qui sont, pour une grande part, également éditeurs – ne sont soumis à aucun *numerus clausus* mais, seuls, les individus pouvant garantir leur moralité (politique, sociale et économique) sont brevetés. Si quelques-uns exercent sans brevet, les plus notables uniquement ne sont pas persécutés par les inspecteurs du Bureau de la Librairie. Il n'est donc pas aisé de s'installer et de tenir boutique au XIX^{ème} siècle.

L'édition médicale, dont l'histoire reste relativement méconnue, n'échappe pas à ces difficultés. Il n'existe pas à ce jour de recensement systématique, mais les éditeurs de médecine sont peu nombreux et seuls quelques-uns dominant le marché. Par ailleurs, l'historiographie de l'édition scientifique, et par là-même l'histoire de l'édition médicale, n'en est qu'à ses débuts (3). On compte quelques monographies sur Baillièrè et Masson (4), quelques éléments sur les mêmes maisons dans *L'argent et les lettres* (5), quelques études de médecins-éditeurs (6) ou encore quelques tentatives de synthèse au sein d'articles (7), mais on ignore largement le fonctionnement de ce secteur éditorial, qui connaît pourtant son heure de gloire au XIX^{ème} siècle (8).

À travers cet article, qui s'appuie sur une étude prosopographique mêlant archives d'état civil, archives financières (Banque de France) etc., et dépassant largement le cadre de ma thèse fondée sur les faillites des libraires-éditeurs (9), il s'agit de saisir, par le biais de quelques stratégies commerciales et familiales, le fonctionnement de l'édition médicale au moment même de profondes mutations du livre. Autrement dit, j'appréhenderai

* Séance d'avril 2017.

** viera.rebolledodhuin@free.fr - 60, rue Ramez, 75018 Paris.

les enjeux du fonctionnement élitare de l'édition de médecine, en m'intéressant à quelques individus, dont les parcours s'entremêlent dès les années 1780 et jusqu'à la Grande guerre :

- Joseph Gabon père puis Joseph Gabon fils, l'un en activité à partir de la fin du XVIIIème siècle jusqu'à la succession de son fils qui ferme boutique à sa faillite en 1830,

- Augustine Bonne Pierrette Delaunay, brevetée libraire de 1822 à 1863 pour éditer les œuvres du docteur Broussais,

- Le clan Janet et leurs parents ou amis, Cordier, Croullebois et Égron, tous actifs dans la première moitié du siècle,

- Le clan Méquignon-Baillièrre, qui rejoint tous les autres et dont les membres agissent du XVIIIème siècle au XXème siècle pour la diffusion des sciences.

Une étude du clan Janet et de l'enclos Saint-Jean-de-Latran permettra d'analyser plus en détails quelques-unes des stratégies d'établissement matrimonial et commercial. Enfin, j'analyserai les coulisses de cette économie endogamique en donnant à voir quelques combinaisons financières caractéristiques d'un marché concurrentiel et convoité.

Géographie socio-spatiale des éditeurs de médecine parisiens au XIXème siècle

“Jusqu'au XVIIIème siècle, le commerce du livre de médecine se partage principalement, en France, entre les libraires imprimeurs lyonnais et parisiens” mais, “le marché du livre médical, à partir de 1800, est essentiellement parisien et se tient principalement dans le voisinage de l'École de Médecine, [où] se développent les deux grandes maisons concurrentes Baillièrre et Masson” (10). Cela s'explique en partie par le fait que la majorité des étudiants diplômés en médecine, quelle que soit leur origine, vient se former à Paris dans le premier tiers du XIXème siècle (11), constituant ainsi un vivier de lecteurs et donc de “consommateurs de livres de médecine” mais aussi le foyer concentrant des médecins, potentiels auteurs d'ouvrages.

Par ailleurs, comme l'accès au corps médical, l'accès à la librairie de médecine paraît très sélectif et conduit à un fonctionnement endogamique, tant géographique que familial. Et si la partie émergée de l'iceberg de l'édition médicale est incarnée, à la fin du XIXème siècle, par les maisons Baillièrre et Masson, d'autres figures de proue, du début du siècle, permettent de saisir la géographie sociale de cette niche éditoriale.

Les éditeurs spécialisés dans les livres de médecine se situent tous dans le Quartier latin, cœur de la librairie depuis l'Ancien Régime (12), et, plus précisément, aux abords de l'école de médecine (13). Joseph Gabon père ouvre sa boutique dès la fin des années 1780, 2, puis 10, rue de l'École de médecine, où lui succèdera son fils homonyme vers 1822 (14). Dans la même rue ou à proximité, se rassemble l'ensemble du clan Méquignon : sans compter ceux qui sont extérieurs à l'édition médicale, Nicolas Toussaint Méquignon(-Monnot), libraire juré de l'Université de Médecine depuis 1778 tient boutique au n°9 de la rue de l'École de médecine ; son fils, Augustin Claude François Méquignon(-Marvis), breveté libraire en 1812 et spécialisé dans l'édition des sciences et de la médecine s'installe au même numéro avant de déménager au n°3 de la même rue (15), exactement en face de la boutique de sa sœur, Augustine Madeleine Méquignon(-Auger), également spécialisée dans l'édition médicale. Nicolas Toussaint Méquignon constitue la branche aînée issue du libraire prénommé Charles qui tient l'enseigne “Aux rois de Perse de la Chine” de 1735 de 1763, les branches cadettes se spécialisent notamment dans l'édition religieuse. C'est pourquoi Jean-Baptiste Baillièrre, formé

dans la boutique composée alors de son oncle et de son grand-oncle, Méquignon-Marvis et Méquignon-Monnot, s'installe lui-même 14, rue de l'École de médecine en 1818, avant de déménager rue Hautefeuille (16).

De l'autre côté de la rue de la Harpe, actuel boulevard Saint-Michel, figurent plusieurs membres du clan Janet comprenant leurs amis Louis Cordier et André Crouillebois, tous deux installés rue des Mathurins Saint-Jacques. Enfin, derrière la rue Saint-Jacques, figurent le fondateur de la lignée Janet, Pierre Étienne, ainsi que ses alliés, les Delaunay, ou encore l'ami des Janet, Égron, situé au Nord de l'enclos Saint-Jean-de-Latran.

D'une manière générale, si les éditeurs de médecine sont peu nombreux, ils n'ouvrent boutique qu'avec moult soutiens. La famille constitue un appui solide dans l'établissement. Dans le cas de Gabon, il s'agit d'une filiation directe et peut-être que l'homonymie témoigne d'un désir de transmission de l'enseigne commerciale du père au fils dès la naissance de celui-ci. Au sein de la famille Baillière, qui a fait l'objet d'un ouvrage (17), la promotion même de Jean-Baptiste se fonde sur la réputation de ses parents maternels, les Méquignon, déjà présents dans la place depuis le XVIIIème siècle et, plus généralement, sur les solidarités familiales qui s'entremêlent avec les solidarités de métier.

Les Baillière, Taconnet et Fermepin sont en effet tous issus du drap du Beauvaisis. Dans les années 1780, Pierre Nicolas Baillière, marchand drapier, comme son père, et fils d'une Taconnet, monte à Paris, avec sa jeune épouse, la mère de Jean-Baptiste et Germer, tous deux libraires. À la même époque, Pierre Claude Fermepin, grand cousin de Pierre Nicolas Baillière, également marchand drapier comme son père, vient, lui aussi, s'installer à Paris, où il épouse Anne Victoire Méquignon, fille aînée de Nicolas Toussaint. Presque tous situés entre les rues de la Harpe et de l'École de médecine, le clan se renforce par des alliances professionnelles : Jean-Baptiste Baillière est formé, à 14 ans et pour faire face aux difficultés familiales (18), chez Nicolas Toussaint Méquignon et fils ; son frère, Germer, hérite le brevet de sa grande tante par alliance, Augustine Madeleine Méquignon(-Auger). Autrement dit, les Baillière parviennent à rebondir dans le livre en héritant de la réputation commerciale de leurs parents issus du drap et/ou du commerce parisien.

Pour les nouveaux venus, comme Augustine Bonne Pierrette Delaunay, fille d'un tenancier d'hôtel, l'installation ne se fait qu'après un long apprentissage, au cours duquel sont créés de puissants réseaux de soutien, sans compter les appuis académiques de rigueur (19). Ainsi, après douze ans d'apprentissage, elle sollicite un brevet. Elle fait alors signer ses certificats de moralité et de capacités par des parents de son maître, Louis Janet, puis la "bonne Pierrette", sur le souvenir d'anciennes rencontres faites, lorsqu'elle était enfant, à l'hôtel de son père, en appelle au professeur Broussais : "[Elle] lui écrit *pour réclamer ses soins*, lui demandant si ce n'était pas lui le médecin qu'elle avait connu, lorsqu'elle était enfant, à l'hôtel Cluny. C'est ainsi que se renouvela la connaissance. [...] Tout allait à souhait et semblait prospérer à l'envi pour la demoiselle Delaunay. [...] [Broussais] fit apprendre la librairie à la demoiselle Augustine Delaunay, alors fille de boutique ; lui fit obtenir un brevet de libraire, et la recueillit dans la maison où il habitait rue Saint-Jacques, n. 71. Il lui procura bientôt une boutique sur la place de l'École-de-Médecine, tout en lui conservant son premier logement. Voilà comment et par qui la demoiselle Delaunay est devenue libraire pour le compte du professeur Broussais [...] [et] c'est d'ailleurs chose de notoriété publique dans le quartier latin (20)".

Broussais co-signa, avec Joseph François Janet, marchand de papiers et frère de Louis Janet, son certificat de moralité avant de lui avancer les fonds nécessaires à son établis-

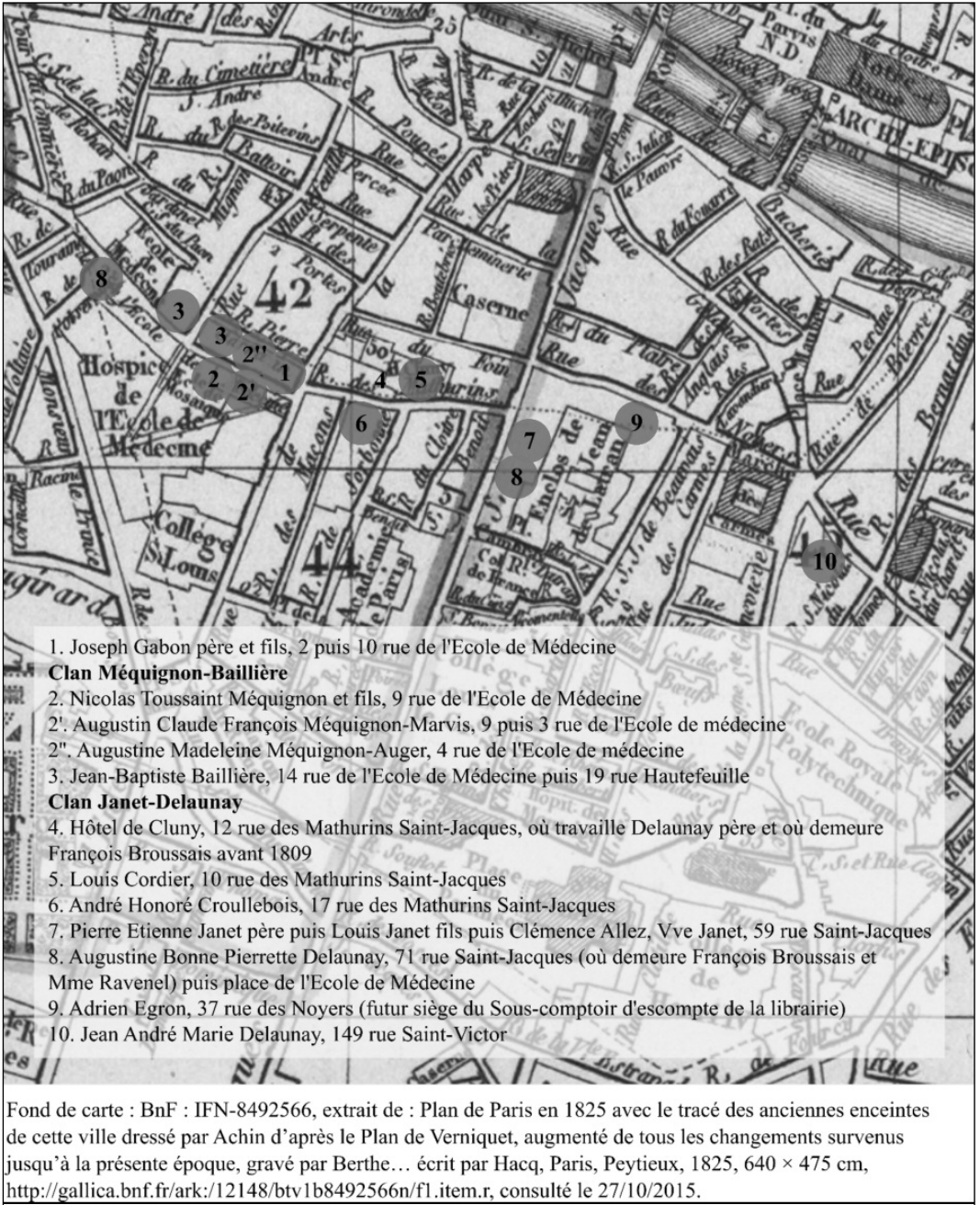


Fig. 1 : Localisation de quelques éditeurs de médecine parisiens et de leurs partenaires.

LE PAYSAGE ÉDITORIAL DE MÉDECINE À PARIS AU XIXÈME SIÈCLE

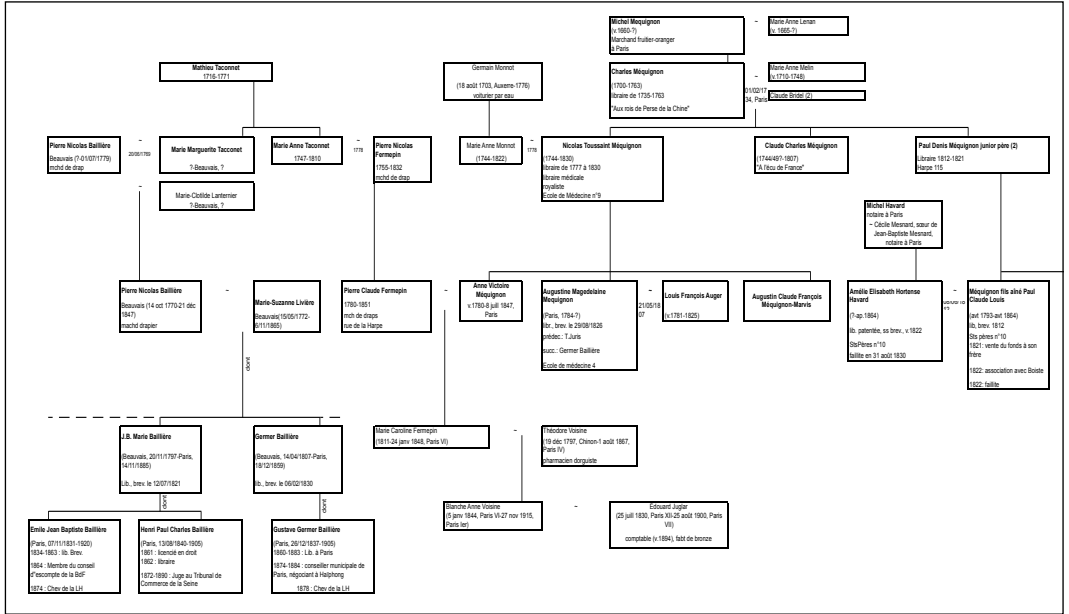


Fig. 2 : Extrait de la généalogie des clans Baillière, Méquignon (Fermepin et Tacconet)

sement (21). Broussais assiste également le frère aîné de sa protégée Jean André Marie Delaunay lorsque celui-ci se marie en secondes noces, avec la demoiselle Maxence Ravenel, dont la mère réside justement 71, rue Saint-Jacques (22). Deux ans plus tard, en 1829, quand Jean André Marie demande à son tour un brevet de libraire, le célèbre médecin signe encore, avec son ami Guyet de Fernex, le certificat de moralité du postulant (23). Selon Casimir Broussais, son père aurait ainsi cédé à toutes les demandes d’Augustine Delaunay pour les siens (24) : “Elle avait créé pour sa famille et pour elle des ressources dont elle avait su tirer parti. Ainsi tous ses parents avaient profité du patronage du grand médecin ; elle avait quatre frères, [...] sur trois d’entre eux au moins s’étendit plusieurs fois, dans des moments difficiles, cette générosité du protecteur de la famille [...] Combien de désastres furent réparés par lui ! combien de vides comblés, combien d’établissements restaurés ! Un autre frère fit élever et entretenir dans la maison du docteur, sa fille privée de mère peu de temps après sa naissance. D’autres parents furent aussi à sa charge [...] ; le père lui-même, depuis longtemps sans ressource, chargé d’infirmités, et atteint d’un tremblement bien connu des médecins, se réfugia auprès de celui qui ne savait pas refuser un asile ; il y fut gratuitement recueilli et soigné pendant dix ans, et y mourut (25)”.

Jusqu’en 1809 au moins, le docteur Broussais occupait, au moins ponctuellement, pendant que sa famille résidait à Vitry, l’hôtel de Cluny, situé au fond de l’ancienne maison claustrale des Mathurins et tenu par Jean Delaunay, qui semblerait s’être adonné à la boisson. Au sein des Mathurins, qui appartiennent depuis 1781 à la communauté des libraires, réside notamment Charles Nicolas Richomme, beau-père par alliance de Louis Janet, tandis que les aïeux maternels de ce dernier, les Delorme, sont compagnons relieurs de la rue Saint-Jean-de-Latran (26).

Autour de l'enclos Saint-Jean-de-Latran et du clan Janet, une famille méconnue

Ce n'est donc pas un hasard si, dès 1810, Jean André Marie et Augustine Delaunay commencent leur apprentissage dans le livre en se soutenant mutuellement. L'aîné est d'abord apprenti relieur, puis chef d'atelier, chez Pierre Étienne Janet, puis chez son fils et successeur, Louis, qui termine de le former aux métiers du livre. Augustine Delaunay rejoint bientôt son frère : après plusieurs années passées chez Rosa au Palais Royal (1810-1814), elle s'embauche chez Louis Janet au n° 59 de la rue Saint-Jacques (1814-1822). Entre-temps, en 1816, Jean André Marie Delaunay épouse la cousine de son ancien maître, Angélique Janet, et c'est seulement deux ans plus tard que sa sœur cadette demande un brevet. Les capacités de cette dernière sont non seulement certifiées par Louis Janet, l'ami et collaborateur de ce dernier, Adrien Égron demeurant 37, rue des Noyers, soit de l'autre côté de l'enclos Saint-Jean-de-Latran, mais aussi par André Honoré Croullebois, éditeur de médecine qui, de la rue Mathurins Saint-Jacques, co-édite quelques ouvrages avec Baillièrre et Méquignon, ou encore Louis Cordier qui, lui aussi libraire-imprimeur situé rue des Mathurins, n'est autre que le beau-père de Joseph François Janet qui avait acquis – lors de la vente des biens nationaux – le couvent des Mathurins, situés exactement en face du 59, rue Saint-Jacques. Le clan Janet, qui comptera bientôt plusieurs médecins (25), continue de soutenir les Delaunay : en 1829, Louis Janet et son frère, Pierre Honoré Janet-Cotelle, signent le certificat de moralité de Jean André Marie Delaunay afin qu'il puisse récupérer le titre de la demoiselle Hautefeuille – brevetée en même temps qu'Augustine, pour exploiter un cabinet de lecture rue Saint-Victor n° 149 (27). Plus généralement, pour les Delaunay tout se joue autour de l'enclos Saint-Jean-de-Latran, où se situent tout le clan Janet mais aussi de nombreux gens du livre d'une part, et médecins, chirurgiens ou étudiants de médecine, à proximité de la tour Bichat, d'autre part (28).

L'enclos de Saint-Jean de Latran représente un quadrilatère délimité par les rues Saint-Jean de Beauvais et des Noyers, une portion de la rue Saint-Jacques et la place de Cambrai, qui jouxte le Collège de France. Au XII^{ème} siècle, l'enclos appartenait à l'Ordre des Templiers, puis, à compter du XIV^{ème} siècle, aux chevaliers de l'ordre de Malte ; avec la Révolution, il disparaît, d'abord absorbé par la nationalisation des biens du clergé, puis démantelé par la percée du boulevard Saint-Germain, des rues des Écoles, Thénard et du Sommerard. En face de l'enclos, de l'autre côté de la rue Saint-Jacques, se situe l'ancien couvent des Mathurins, que loue la communauté des libraires et imprimeurs à partir de 1781 (29). Dans ces années, le clan Janet s'articule autour de Pierre Étienne Janet, relieur-doreur, et de son épouse, Marie Geneviève Jubert, dont le frère est député de la communauté des relieurs, et d'autre part, de Charles Nicolas Richomme. Jubert cède, à sa mort en 1790, son fonds de commerce à son beau-frère qui s'installe au 36, rue Saint-Jacques, en face du couvent des Mathurins. Dès lors entrent en scène notamment :

- les Cotelle, suite au mariage entre le fils aîné de Pierre Étienne Janet, Pierre Honoré, et Félicité Cotelle dont le frère s'associe à son beau-frère pour se spécialiser dans l'édition musicale au 59 (ancien n°36), rue Saint-Jacques ;

- Louis Cordier, imprimeur-libraire rue des Mathurins Saint-Jacques n°10, dont la fille épouse le quatrième fils de Pierre Étienne Janet, Joseph François, marchand de papiers et libraire au même 59, rue Saint-Jacques ;

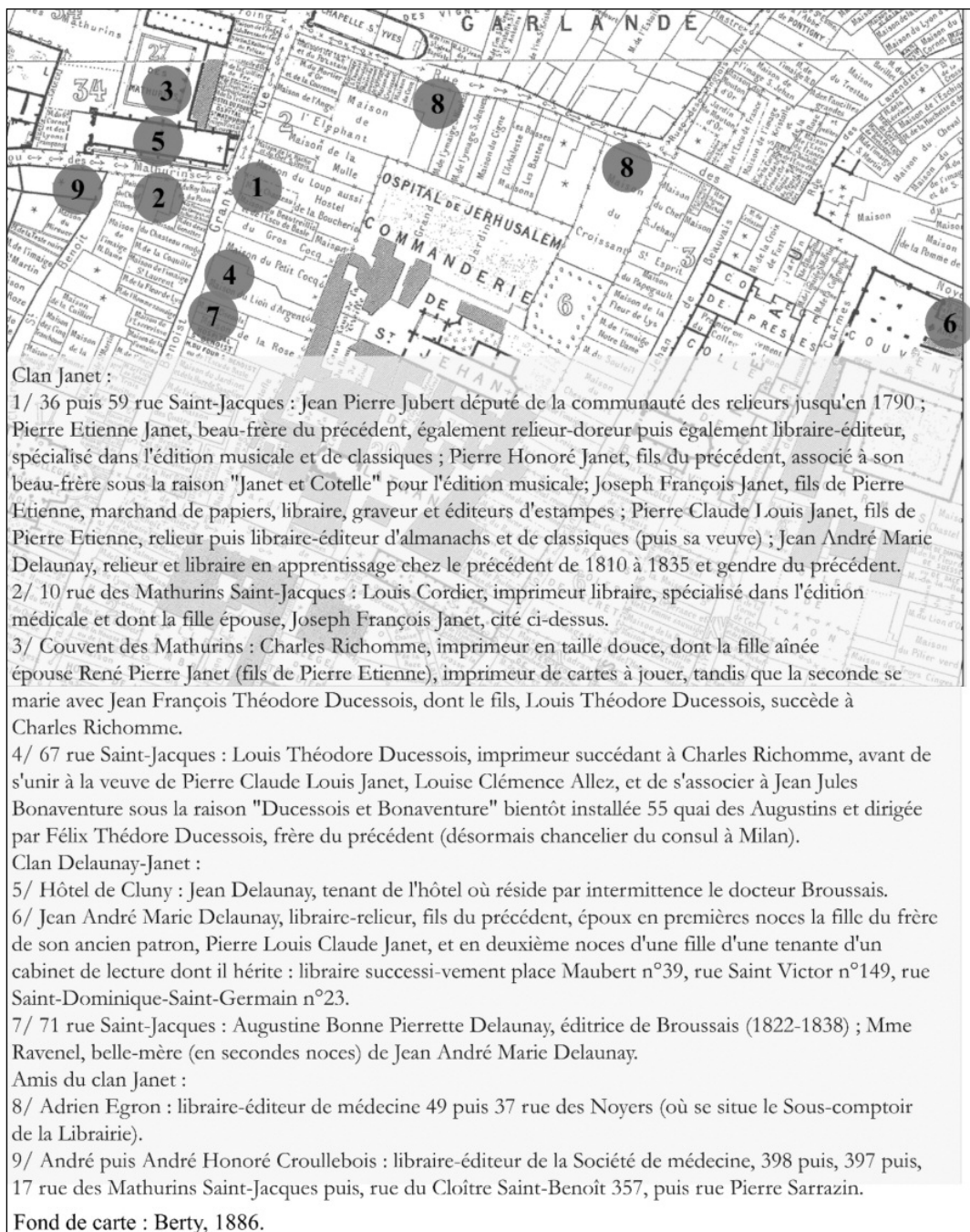


Fig. 3 : L'enclos Saint-Jean-de-Latran et le clan Janet

- Les Desoer, grâce à l'alliance entre la dernière fille de Pierre Étienne Janet et Jean Auguste Théodore Desoer, libraire éditeur de philosophie, installé rue Poupée puis rue Christine ;

- Les Richomme, eux-mêmes liés aux Ducessois. De fait, à l'époque où Pierre Étienne Janet s'installe au 36 (devenu 59), rue Saint-Jacques, Charles Richomme, imprimeur en taille douce à Paris comme ses ascendants directs, occupe justement le couvent des Mathurins (30). La fille aînée de celui-ci, Anne Valentine, s'unit à René Pierre Janet – fils de Pierre Étienne –, imprimeur, fabricant de cartes ; la seconde épouse Jean François Théodore Ducessois, tandis que Louis Prosper Richomme se marie avec Fanny Claudet, femme de lettres.

- Les Allez, qui s'unissent bientôt aux Ducessois. Pierre Claude Louis Janet, le septième des huit enfants (connus) de Pierre Étienne Janet et Marie Geneviève Jubert, est d'abord simple relieur au 59, rue Saint-Jacques, il se fait bientôt libraire-éditeur d'almachans et de classiques. Lorsque sa veuve, Louise Clémence Allez, reprend le commerce, elle diversifie son catalogue et s'occupe désormais de journaux de femmes. Mais elle a tellement de dettes qu'elle s'allie bientôt à l'un de ses créanciers, Louis Théodore Ducessois, qui succède à son beau-père Charles (Nicolas) Richomme.

Aux générations suivantes, les alliances se renforcent :

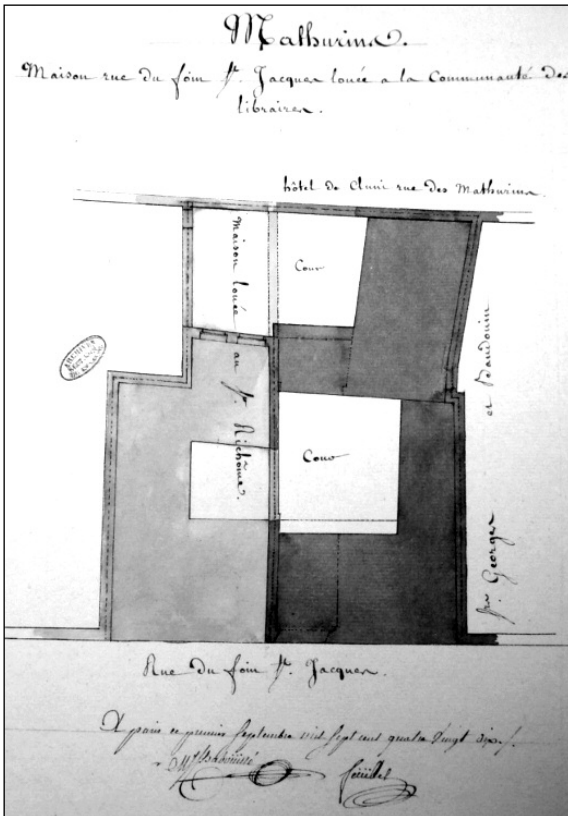


Fig. 4 : Le couvent des Mathurins (31).

- Jean-Jules Janet-Cotelle, qui participe aux éditions Dalloz, épouse sa cousine, Adélaïde Antoinette Janet-Lecors, dont le père, François Pierre Janet – fils de Pierre Étienne encore –, s'occupe d'un fonds de livres religieux.

- Un des enfants du même couple Janet-Cotelle, le philosophe Paul Alexandre René Janet, se marie avec sa cousine, Honorine Cécile Desoer, née du couple Janet-Desoer, tandis que sa sœur, Geneviève Élisabeth Augustine Desoer s'unit à François Étienne Édouard Janet, employé aux finances, issu du couple Janet-Cordier.

- L'aînée de la branche Ducessois-Richomme épouse Claude Alphonse Baudelaire, dont le demi-frère Charles Baudelaire transforme Félicité Ducessois-Baudelaire en sa muse. Le second, Louis Théodore Ducessois, prend en mariage la veuve de Louis Janet, tandis que Théodore Félix

LE PAYSAGE ÉDITORIAL DE MÉDECINE À PARIS AU XIXÈME SIÈCLE

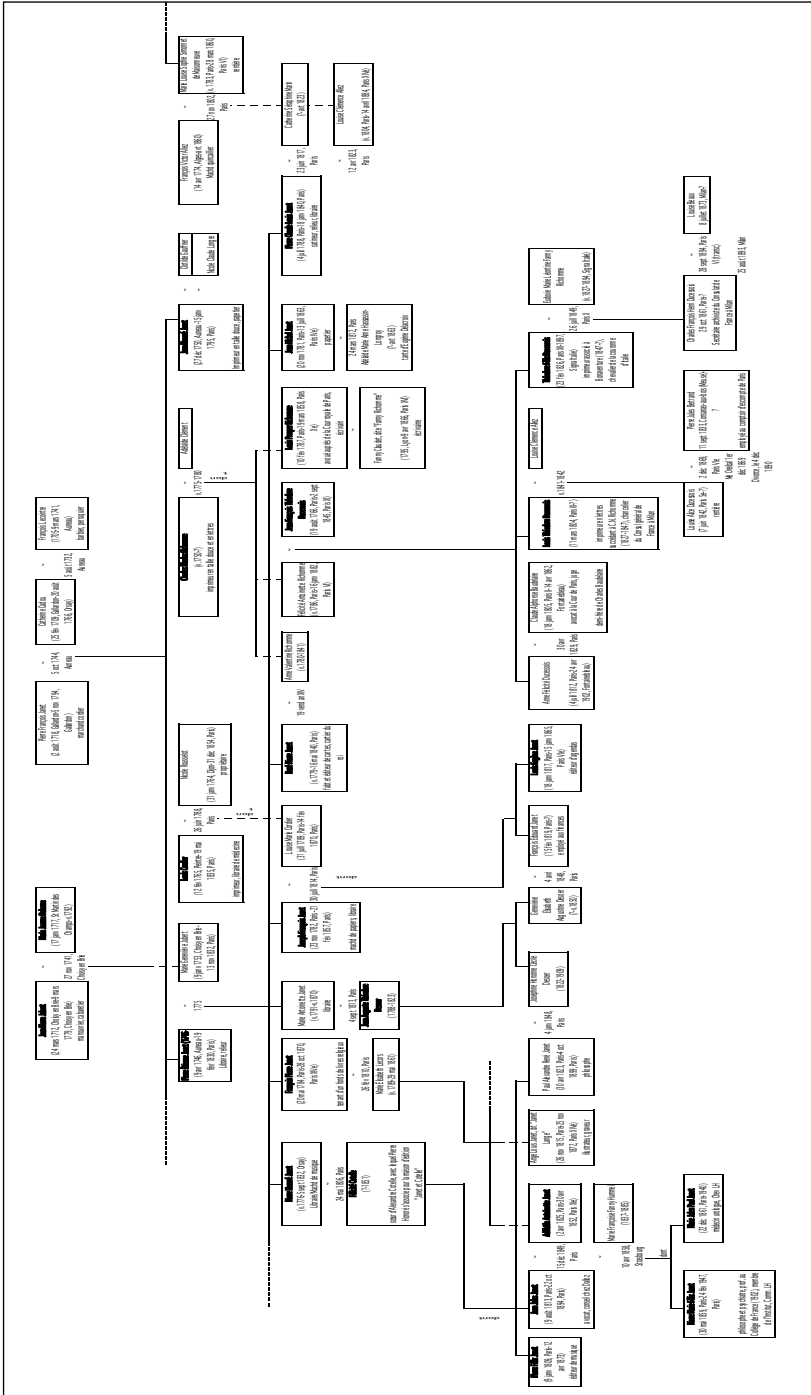


Fig. 5 : Extrait de la généalogie Janet

Ducessois, imprimeur associé à Bonaventure en tant que successeur de son frère, se marie avec sa cousine, Eudoxie Marie Léontine Richomme.

L'investissement par le clan Janet élargi de l'enclos Saint-Jean-de-Latran et de ses alentours s'appuie sur un terrain propice. Charles Richomme avait acquis une partie du couvent des Mathurins et Pierre Étienne Janet investi le 59 rue Saint-Jacques. Celui-ci avait tout mis en place pour garder ses enfants à proximité et les inciter à se partager le marché du livre entre la reliure et l'édition, voire à se répartir entre eux les niches éditoriales : les uns se spécialisant dans l'édition de cartes à jouer, les autres dans celle des partitions de musique ou de recueils religieux, etc. Par ailleurs, les Janet se lient aux Cordier, Croullebois, Égron, tous spécialisés dans l'édition médicale et situés à proximité de l'enclos de Saint-Jean-de-Latran qui compte de nombreux médecins, étudiants en médecine et fabricants d'ustensiles de chirurgie.

Et de fait, à la fin du XIX^{ème} siècle, le clan Janet compte plusieurs médecins et notamment Pierre Marie Félix Janet, philosophe et psychiatre, professeur au Collège de France, membre de l'Institut et commandeur de la Légion d'Honneur, ainsi que Marie Jules Paul Janet, urologue, également chevalier de la Légion d'Honneur, tous deux petits-fils du fondateur de la branche Janet-Cotelle.

De quelques stratégies économiques et financières des éditeurs de médecine

L'insertion des Janet dans le paysage médical tient principalement à leur stratégie – consciente ou non et, quoi qu'il en soit, profondément – spatiale. Ils s'allient et/ou se lient à un certain nombre d'éditeurs de médecine du quartier (Richomme, Croullebois, Cordier ou Égron etc.) et profitent de la proximité de l'enclos de Saint-Jean-de-Latran, où se situe la "tour Bichat", tenant son nom du célèbre chirurgien qui y donnait ses cours. En retour, ils accueillent dans leurs ateliers des apprentis d'origines modestes, non dénués d'ambitions comme les Delaunay, qui leur ouvrent d'autres relations médicales. De fait, les Delaunay possèdent un autre appui, celui du Docteur Broussais, qui les propulse dans l'édition. Et les Baillières dépendent eux-mêmes de l'éditrice des *Annales de la médecine physiologique*.

Tout porte à croire qu'Augustine Bonne Pierrette Delaunay aurait eu des relations adultères avec son protecteur, le docteur Broussais, de près de 20 ans son aîné. Elle le recontacte lorsque le docteur revient dans le quartier en s'installant 71, rue Saint-Jacques, à son retour des campagnes d'Espagne.

"Lorsque Broussais eut résolu de fonder de fonder les *Annales de la médecine physiologique* en 1822 [...] et de publier ses écrits lui-même [...] il fit apprendre la librairie à la demoiselle Augustine Delaunay [...] et la recueillit dans la maison où il habitait, rue Saint-Jacques, n. 71. [...] Installée chez lui, elle se chargea des menus détails domestiques, et ne tarda pas à se rendre indispensable. La gestion intérieure tomba dès lors tout-à-fait en ses mains ; c'était dès 1822 ; elle y est restée jusqu'en 1838 ; jusqu'au jour de lugubre mémoire, où cette femme nous dit, à notre arrivée à Vitry, où notre malheureux père venait d'expirer : tenez voilà ce qui vous appartient, en nous montrant un cadavre et une bourse contenant une pièce de cinq francs ; tout le reste est à moi ; je logeais gratuitement votre père ; il était ruiné et je n'ai rien à vous (33)".

Demeurant avec le médecin et ayant une boutique place de l'École de Médecine, Augustine prospère : "chevaux, voiture, tout était à sa disposition ; rien de lui faisait défaut, ni des commodités de la vie, ni des satisfactions de la vanité. Que manquait-il à la demoiselle Delaunay dans cette position ? Rien, qu'un nom (34)". Selon Casimir

Broussais, le fils déshérité, c'est à ce moment, en 1834, lorsque sa mère est malade, qu'Augustine, jalouse de la femme du médecin, dont elle porte le nom, modifie sa stratégie. Celle-ci vient de perdre son père, et son frère sa seconde épouse. Elle vend alors son fonds à Jean-Baptiste Baillièrre pour se consacrer à "l'administration de [l]a fortune" de Broussais jusqu'à la mort de ce dernier (35), qui précipite peut-être la faillite de Pierre Claude Louis Janet. Dans l'intervalle de ces seize années, l'éditrice des *Annales* aurait d'abord, en 1829, lorsque le docteur se sent "comme menacé d'une maladie grave (36)", fait signer au célèbre médecin un traité par lequel "après avoir prélevé sur la vente des ouvrages les frais d'impression et autres, [elle] devait partager par moitié les bénéfices avec l'auteur (37)". Ce n'est qu'ensuite, vers 1832, qu'elle récupère la propriété de l'ensemble des ouvrages de son protecteur, propriété qu'elle cède bientôt à Jean-Baptiste Baillièrre avant de céder, à sa mort en 1863, celle de son brevet à Émile Jean Baptiste Baillièrre, fils du précédent. Si, pour Casimir Broussais, d'abord écarté de son père par la demoiselle Delaunay "pour ne point être gênée (38)" puis déshérité par la même demoiselle Delaunay, il ne reste que les yeux pour pleurer, son plaidoyer vise en premier lieu à retrouver l'honneur sinon la propriété des titres de l'"illustre chef", "tomb[é] en des mains étrangères (39)" : "Sa famille ne demande rien pour elle-même [...]. C'est la propriété de ces ouvrages, que vient réclamer auprès de la cour royale la famille Broussais ; cette propriété lui est contestée par une personne qui s'en prétend acquéreur, et ce sont les titres de vente dont la famille Broussais demande l'annulation, attendu qu'ils n'ont jamais été sérieux, qu'ils n'ont jamais été exécutés, et qu'ils ont été surpris à la bonne foi de Broussais père, par suite d'une captation habilement combinée, et poursuivie sans relâche pendant de longues années (40)".

Casimir se trompait-il d'ennemi et/ou de procédure ? Ne faisait-il pas à Augustine Bonne Pierrette Delaunay le procès d'un fils qui n'avait que le nom, et non l'attention, d'un père tant admiré, à une belle-mère non désirée au lieu d'accuser le nouvel acquéreur des œuvres de son père ? De fait, la défense de son héritage était complexe puisqu'attaquer Jean-Baptiste Baillièrre revenait à se mettre à dos son éditeur et donc à mettre en danger sa propre postérité.

Ce cas d'école n'est pas sibyllin et il semble que les Baillièrre aient entretenu des relations relativement troubles avec leurs collaborateurs pour s'accaparer le marché et/ou les honneurs. En 1830 déjà, la position de Jean-Baptiste vis-à-vis de son confrère Joseph Gabon manque de clarté. Il est vrai que la publication des ouvrages de médecine coûte cher, non seulement parce qu'il s'agit souvent de sommes richement illustrées et convoquant de nombreux auteurs, mais également parce que la rentabilité de tels ouvrages n'est pas assurée compte tenu du public restreint sinon des polémiques scientifiques du moment, comme le souligne Joseph Gabon fils : "Mais dira-t-on pourquoi avoir mis tant d'argent dans des ouvrages sans succès, ma réponse est qu'on ne peut savoir si un ouvrage aura du succès sans l'avoir imprimé et souvent son débit dépend du tems [sic] et de la vogue de son auteur en voici la preuve. La première édition des phlegmasies de Broussais a été enterrée très longtemps [sic] et cependant cet ouvrage est aujourd'hui d'un débit assuré. La première année des annales d'hygiène s'est d'abord peu vendue et se vend maintenant (41)".

S'"il fallait [...] dix années pour écouler une édition (42)" d'un classique ou d'un roman de Walter Scott, dans les années 1830, il va sans dire que la publication d'un ouvrage de médecine n'était rentable qu'en une quinzaine, voire une vingtaine d'années. L'avantage consistant néanmoins dans le fait qu'un livre de sciences, et donc de méde-

cine, se contrefait moins facilement qu'un roman et que son débit est assuré à long terme (43). Pour autant, l'incertitude à court terme pousse les libraires de médecine à travailler de concert pour faire paraître des ouvrages. Ainsi, Joseph Gabon, Jean-Baptiste Baillièrre et Augustin Méquignon-Marvis co-éditent notamment le *Dictionnaire de médecine* d'Andral, du moins les premiers volumes. Gabon ne pourra en effet participer qu'aux trois premiers, ses droits ayant été revendus lors de sa faillite à ses co-associés pour environ 10 000 francs (44). Gabon père avait déjà édité des ouvrages avec les Méquignon. Par ailleurs, Gabon fils publie plusieurs livres avec Baillièrre. Mais, en 1830, les liens se rompent. Lorsque Gabon tombe en faillite, Méquignon et Baillièrre parviennent à convaincre les syndics de la mauvaise foi de leur confrère, et les créanciers de l'inutilité d'un concordat. Après l'union des créanciers de Gabon, Baillièrre et Méquignon-Marvis reprennent la propriété des éditions commencées en commun pour une bouchée de pain.

Au vu d'autres exemples de faillites et récupérations de fonds par les Baillièrre, on peut même douter de la justesse de la déclaration de faillite de Gabon en 1830. Dans ces années la maison J.-B. Baillièrre & Fils prospère. Son succès est d'autant plus fort dans la seconde moitié du siècle. En 1834, au moment où Jean-Baptiste récupère le fonds de la demoiselle Delaunay, il est nommé censeur au comité d'escompte de la Banque de France, en remplacement de Ledoux, papetier-escompteur, juge au Tribunal de commerce du département de la Seine, qui vient de décéder. Jean-Baptiste cède bientôt son siège à l'institut d'émission à son fils, qui vient d'être breveté en remplacement de la demoiselle Delaunay. Émile Jean Baptiste Baillièrre est ainsi nommé conseiller d'escompte de la Banque de France le 18 février 1864, puis censeur à compter de 1916. Entre temps cependant, dans les années 1890 probablement, les stratagèmes devenus légion dans la famille, sont mis au jour de manière anonyme par un conseiller de l'institut d'émission.

Émile Baillièrre, comme son père, facilitera la mise en faillite de ses confrères comme Bachelin-Deflorenne, déclarés une première fois en cessation de paiement en 1878 puis, une seconde fois, en 1889 (45). Comme Jean-Baptiste Baillièrre et Augustin Méquignon-Marvis agissent contre le concordat de Gabon fils, on voit agir Émile Baillièrre dans la faillite Bachelin-Deflorenne pour obtenir la vente du fonds à vils prix, de même que la demoiselle Delaunay avait vendu les ouvrages à son confrère au kilo. Émile Baillièrre va plus loin que son père et utilise tous les appuis administratifs qu'il a au sein des institutions dirigeantes. Ainsi, son frère, Henri Paul Charles, juge au tribunal de commerce de la Seine jusqu'en 1880, parvient à faire fermer la boutique de Bachelin-Deflorenne. Ce dernier étant impliqué dans une autre affaire "au sujet de portions de livres de médecine rachetés à vil prix dans une faillite (46)" dut démissionner du Tribunal de Commerce. Tandis que l'aîné, Émile, "n'est pas resté libraire en titre de l'académie de médecine parce qu'il a proposé un ouvrage dans des conditions de prix assez douces [où] il manquait des pages (47)". On voit bien là les enjeux individuels et collectifs des acteurs d'une niche éditoriale sélective.

Conclusion

L'édition médicale qui naît à la fin du XVIIIème siècle constitue une "niche" éditoriale, avec le confinement que le terme suggère. Les peu nombreux élus appelés à travailler dans ce secteur sont regroupés géographiquement dans un espace restreint. Ils travaillent de concert même s'ils sont concurrents. De fait, la publication des ouvrages de médecine

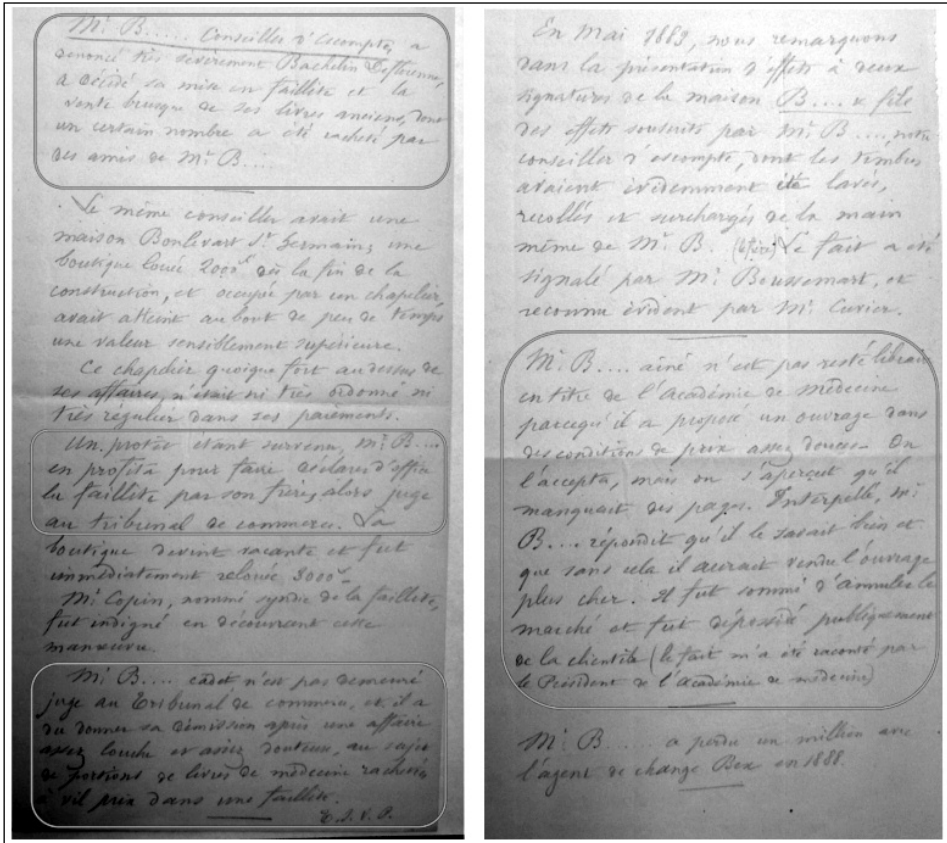


Fig. 6 : Activités d'Émile Baillièrre au sein du comité d'escompte de la Banque de France (48).

cine est coûteuse et leur rentabilité incertaine. Cela impose des collaborations éditoriales entre éditeurs et avec des médecins. Cependant, ces collaborations sont loin d'être paisibles et chacun essaie de monopoliser le marché par des stratégies qui s'avèrent parfois-déloyales, sinon malhonnêtes.

Si nous manquons d'études sur les maisons d'édition médicales et que cet article ne s'occupe que de certaines maisons de seconde zone, liées à d'autres secteurs éditoriaux, il faut espérer que le programme "DEF19 : Dictionnaire des éditeurs français du XIXème siècle" comble bientôt cette lacune.

NOTES

- (1) Rappelons avec Kaplan et Minard 2004, qu'à l'échelle nationale, Turgot supprime les corporations en février 1776, avant de les rétablir au mois d'août suivant. Six arrêts sont rendus le 30 mars 1777 modifiant les privilèges octroyés aux libraires. Si ces arrêts contraignent le monopole des libraires parisiens, ils n'en constituent pas moins la première reconnaissance du droit d'auteur. Martin 1990 ; Pfister 1999.
- (2) Krakovitch 2008 ; Mollier 2008.
- (3) Mollier 2015.
- (4) Dhenin 1990 ; Gourevitch et Vincent 2006.

- (5) Mollier 1988.
- (6) Galanopoulos 2005.
- (7) Drulhon 2008.
- (8) *Ibid.*
- (9) Rebolledo-Dhuin 2011.
- (10) Drulhon 2008.
- (11) Moulinier 2012.
- (12) Juratre 2007.
- (13) Drulhou 2008.
- (14) Archives départementales de Paris (désormais AdP) : D11U3/66, n°6232.
- (15) Archives nationales (désormais : AN) : F18/1728 et 1802 ; Libredit, base de données non publiée conçue par les AN ; Bibliothèque nationale de France (désormais BnF) : notices nationales d'autorité (désormais Nna). Le demi-frère de Nicolas Toussaint Méquignon, Paul Denis, a sa maison d'édition 115 rue de la Harpe ; les deux fils de ce dernier, Antoine Marie Denis et Paul Claude Louis, qui tiennent tous deux des librairies religieuses, sont installés 115 rue de la Harpe et 10 rue des Saints-Pères.
- (16) Baillièrre 1877 ; Gourevitch et Vincent 2006.
- (17) Gourevitch et Vincent 2006.
- (18) Baillièrre 1877.
- (19) AN : F18/1753.
- (20) BnF : 4-FM-4597, Factum. Casimir Broussais, *Note pour les enfants Broussais contre la demoiselle Delaunay*, Paris, impr. de Moquet et Cie, 1841, p. 7-8 et 4-5. Souligné dans le texte.
- (21) Cette généalogie a été réalisée en partie grâce à Baillièrre 1877, Gourevitch et Vincent 2006 et la consultation des actes d'état civil au sein des archives départementales relatives aux communes citées. Voir également Rebolledo-Dhuin 2011 vol. 3.
- (22) AN : F18/1753, Augustine Bonne Pierrette Delaunay, rapport du préfet de police, 21 février 1822 : “*M. le docteur Broussais lui a fait les premières avances nécessaires à l'établissement du fonds de libraire*”.
- (23) AN : MC/ET/XLIX/1097, contrat de mariage, 16 mai 1827.
- (24) AN : F18/1753, Jean André Marie Delaunay. Sur le lien entre Broussais et Guyet de Fernex – chef d'une institution scolaire n°282 rue Saint-Jacques –, sinon la correspondance entre le second et Adèle Schunck, voir : Cossart 2002.
- (25) BnF : 4-FM-4597, *op.cit.*, p. 6-7.
- (26) AN : Q2/177 ; MC/ET/XI/703 bail à la communauté des marchands libraires et imprimeurs, 9 novembre 1781.
- (27) AN : F18/1775, Adélaïde Marie Hautefeuille ; F18/1753, Jean André Marie Delaunay, Louis Janet signe les deux certificats, celui de moralité et celui de capacités.
- (28) L'enclos Saint-Jean-de-Latran est l'objet du séminaire “Repenser le XIXème siècle. Lieux et décors d'une histoire effacée”, dirigé par M. Gribaudo à l'EHESS depuis 2012, et que je co-anime avec une dizaine de personnes : <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2015/ue/1186/>
- (29) AN : MC/ET/XI/703, bail de MM. Les Mathurins à la communauté des marchands libraires et imprimeurs, 9 novembre 1781.
- (30) AN : Q2/177, lot n°18, rapport de Feuillet et Chabouillé.
- (31) *Ibid.*
- (32) La généalogie des Janet que j'ai pu établir doit beaucoup à l'aide fournie par Laurent Chantraine, que je remercie à cette occasion. Plusieurs documents sont disponibles sur son site : http://cantarana.fr/la_famille_janet_413.htm, consulté le 7 avril 2017.
- (33) BnF : 4-FM-4597, *op.cit.*, p. 4-5.
- (34) *Idem*, p. 8.
- (35) *Idem*, p. 9 et 14.
- (36) BnF : 4-FM-4597, *op.cit.*, p. 13.

LE PAYSAGE ÉDITORIAL DE MÉDECINE À PARIS AU XIXÈME SIÈCLE

- (37) *Idem*, p. 12.
- (38) *Idem*, p. 5.
- (39) *Idem*, p. 3.
- (40) *Idem*, p. 3-4.
- (41) AdP : D11U3/66, n°6232, lettre du failli signée le 15 nov. 1830.
- (42) Didot 1831, p. 12.
- (43) Juratic 2008.
- (44) AdP : D11U3/66, n°6232.
- (45) AdP : D10U3/50, n°4790 ; D10U3/61 n°5928.
- (46) BdF : dossier de censeur, rapport s.d.
- (47) *Ibid.*
- (48) Archives de la Banque de France (désormais BdF) : dossier de censeur, rapport s.d.

BIBLIOGRAPHIE

- BAILLIÈRE J.-B. - 1877, *Famille Baillière*, Paris. édit
- COSSART P. - 2002, "Usages de la rhétorique romantique. L'expression épistolaire du sentiment amoureux adultère (1824-1849)", *Sociétés & Représentations* 13/1, 151-164.
- DHENIN C. - 1990, *La Librairie médicale de Victor Masson*, Mémoire de maîtrise en histoire, Université Paris X-Nanterre (inédit).
- DIDOT A.-F. - 1831, *Réponses aux questions soumises par MM. les membres de la Chambre Commerce de Paris, sur la situation de la Librairie, de l'Imprimerie, de la Fonderie de caractères, et de la Papeterie*, Paris. édit
- DRULHON J. - 2008, "La librairie médicale", in P. Sorel et F. Leblanc (éd.), *Histoire de la librairie française*, Paris, p. 124-125. édit
- GALANOPOULOS P. - 2005, *Le Dr. Bourneville, l'hystérie et l'anticléricalisme au début de la Troisième République. Un médecin à l'assaut des superstitions et des croyances religieuses*, Thèse de Doctorat, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (inédit).
- GOUREVITCH D. et VINCENT J.-F. (éd.) - 2006, *J.-B. Baillière et fils, éditeurs de médecine. Actes du colloque international de Paris (29 janvier 2005)*, Collection Medic@, Paris. édit
- JURATIC S. - 2007, "La librairie parisienne des Lumières, 1723-1789", in F. Barbier (éd.), *Paris, capitale des livres. Le monde des livres et de la presse à Paris, du Moyen Âge au XXème siècle*, Paris, 191-200. édit
- 2008, "Publier les sciences au 18ème siècle : la librairie parisienne et la diffusion des savoirs scientifiques", *Dix-huitième siècle*/40, 301-313.
- KAPLAN S.L. et MINARD P. (éd.) - 2004, *La France, malade du corporatisme ? XVIIIème-XXème siècles*, Socio-histoires, Paris. édit
- KRAKOVITCH O. - 2008, "Le décret du 5 février 1810", in P. Sorel et F. Leblanc (éd.), *Histoire de la Librairie française*, Paris, 5-15. édit
- MARTIN H.-J. - 1990, "À la veille de la Révolution : crise et réorganisation de la librairie", in R. Chartier et H.-J. Martin (éd.), *Histoire de l'Édition française. Tome II : Le livre triomphant, 1660-1830*, Paris, 681-693. édit
- MOLLIER J.-Y. - 1988, *L'Argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition, 1880-1920*, Paris. édit
- 2008, "La police de la librairie, 1810-1881", in P. Sorel et F. Leblanc (éd.), *Histoire de la librairie française*, Paris, 16-26. édit
- 2015, *L'histoire de l'édition, du livre et de la lecture en France de la fin du XVIIIème siècle au début du XXIème siècle : Approche bibliographique*, Document de travail mis à jour en mars 2015, disponible sur : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01164765> [consulté en avril 2017].
- MOULINIER P. - 2012, *Les étudiants étrangers à Paris au XIXème siècle. Migrations et formation des élites*, Rennes, disponible sur : <http://www.pur-editions.fr/detail.php?idOuv=3035> [consulté en avril 2017].

PFISTER L. - 1999, *L'auteur, propriétaire de son œuvre ? La formation du droit d'auteur du XVIème siècle à la loi de 1957*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg Robert Schuman (inédit).

REBOLLEDO-DHUIN V. - 2011, *La librairie et le crédit. Réseaux et métiers du livre à Paris (1830-1870)*, Thèse de doctorat en histoire, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines (inédit).

RÉSUMÉ

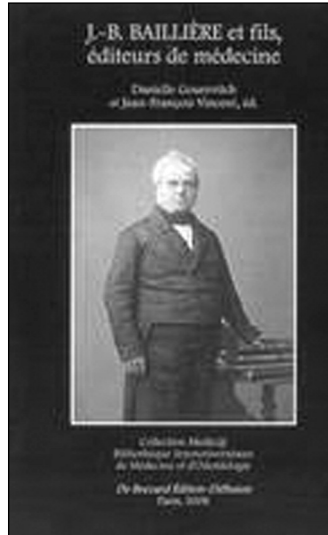
Cet article s'appuie sur une étude prosopographique, mêlant entre autres archives d'état civil et archives de la Banque de France, pour mettre au jour, par le biais d'une analyse des stratégies commerciales et familiales, le fonctionnement de l'édition médicale. Comme l'accès au corps médical, celui de la librairie de ce secteur est sélectif et se concentre à Paris, entre la rue Hautefeuille et la place Maubert, en passant par l'enclos Saint-Jean-de-Latran, situé en face du Collège de France. La démonstration se concentre sur l'étude du clan Janet, qui commence dans la reliure au XVIIIème siècle et compte, au XXème, plusieurs médecins (urologues, psychiatres, etc.).

SUMMARY

The 19th century medical publishing remains little known today. A prosopographic study extending my PhD work, this article aims to shed light on the development of some medical publishers by means of family, commercial and financial strategies. The access of the bookstore in this sector, as for the medical profession, is selective and settles on a specific Parisian area. Medical publishing is based on interpenetration of the various book trades, and of these ones with the medical environment. Also, the demonstration focuses on some lighting clans (Gabon, Baillière-Méquignon, Janet-Delaunay), some of them counting a few doctors (urologists, psychiatrists, etc.) in the 20th century.

LE PAYSAGE ÉDITORIAL DE MÉDECINE À PARIS AU XIXÈME SIÈCLE

La Société française d'histoire de la médecine rappelle à l'issue de cette communication qu'elle a organisé en 2005 un colloque international consacré à Jean-Baptiste Baillière et à sa maison d'édition, dont les actes ont été publiés par Danielle Gourevitch et Jean-François Vincent.



Le livre.

À cette occasion une plaque commémorative officielle a été apposée sur la maison de la rue Hautefeuille par les soins de la Mairie de Paris, et dévoilée par Madame Moïra Guilmart, adjoint chargé du patrimoine, en présence du maire du 6ème arrondissement, Monsieur Jean-Pierre Lecoq, de nombreux membres de la SFHM, et de la famille.



La plaque.

VIERA REBOLLEDO-DHUIN



Deux scènes dans la rue, en présence notamment de Jean-Pierre Lecoq, Michel Roux-Dessarps, Moïra Guilmart et Danielle Gourevitch.